

JANE TARA

Avez-vous vu Tilda ?

Pour toutes celles qui se sentent invisibles !

SEUIL

AVEZ-VOUS VU TILDA ?

JANE TARA

AVEZ-VOUS VU TILDA ?

Traduit de l'anglais (Australie)
par Isabelle Troin

ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

© Éditions Gallimard, pour les citations
d'A. de Saint-Exupéry et F. García Lorca

Première édition publiée en anglais (Australie)
sous le titre original *Tilda Is Visible*
par Affirm Press, Simon & Schuster, Melbourne
© 2025 by Jane Tara

ISBN 978-2-02-160908-0

© Éditions du Seuil, juin 2026, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

www.seuil.com

Pour mes deux vagabonds,
Indy et Raffy

Nul mortel n'a jamais vu les choses telles qu'elles sont, quand bien même leur nom appartient au langage courant et se trouve perpétuellement sur les lèvres des hommes. Nous ne pouvons pas voir les choses telles qu'*elles* sont, car la nature nous force à les voir telles que *nous* sommes. Jamais nous ne pouvons nous affranchir de nous-mêmes.

Auteur inconnu, extrait d'un article intitulé
« Les choses telles qu'elles sont »,
dans l'*Atlas* de 1831

1

L'univers regorge de choses magiques
qui attendent patiemment que notre intelligence se développe.

Eden Phillpotts, auteur

Tout commença par un doigt.

Il n'était pas tout à fait neuf heures du matin lorsque Tilda réalisa que l'auriculaire de sa main droite avait disparu.

Elle savait que c'était impossible. Comment aurait-elle pu perdre un doigt ? Pourtant, la main posée sur son clavier d'ordinateur n'en comptait plus que quatre.

Tilda cligna des yeux, incapable d'appréhender une telle absurdité. Attendant que se révèle l'illusion d'optique. Mais ça n'en était pas une. Son doigt avait bel et bien disparu. Sans qu'elle s'en aperçoive, il était… tombé, peut-être ?

Tilda fouilla la pièce en quête de réponses. Ou plutôt, de son doigt. Il n'y avait aucune trace de blessure. Pas de sang. Pas de douleur.

Son regard balaya les piles de documents qu'elle était censée classer, les tirages qui restaient à encadrer et le matériel photo éparpillé autour d'elle. Il se posa sur une cannette de kombucha qu'elle avait vidée un peu plus tôt.

Quelqu'un avait-il drogué sa boisson ?

Tilda avait pris de l'acide une fois, quand elle avait une vingtaine d'années, et elle s'était crue coincée dans une bulle pendant

six heures. Ça avait été une expérience affreuse, qui non seulement l'avait dégoûtée à vie des hallucinogènes, mais qui lui avait inspiré une peur tenace de devenir folle. Une décharge d'adrénaline envahit ses veines – de la terreur à l'état pur. Et si elle avait été droguée et qu'elle perdait la tête ?

Respire.

Elle reporta son attention sur des choses réelles. Le bureau qu'elle avait installé chez elle avec son parfait plancher en bois, sa palette de bruns et la lumière naturelle qui entrait par les grandes fenêtres. La galerie murale composée d'une douzaine de ses photos préférées dans des cadres en bois dépareillés. Parmi elles, quelques portraits de ses jumelles, Holly et Tabitha. Bien qu'ayant partagé son ventre, elles n'auraient pu être plus différentes. Sur l'une des photos, Holly, une beauté rousse aux yeux verts, riait la tête renversée en arrière, tandis que la minuscule et blonde Tab se satisfaisait de rester un pas en retrait de sa sœur qui captait toute l'attention. Non que Tabitha manquât de confiance en elle – en réalité, c'était elle qui en possédait le plus, mais dans le genre discret.

Il y avait une photo d'elles deux à Angkor Vat.

Holly portant le costume de l'héroïne dans un spectacle de l'école.

Tabitha recevant la médaille de citoyenneté à la remise de diplômes de son lycée.

Les deux filles avec leur grand-mère Frances pendant le dîner de leur dernier anniversaire, celui de leurs vingt ans.

Il y avait d'autres images. Leith et Ali, les plus proches amies de Tilda, dansant pieds nus dans son jardin, verre de vin à la main. Un vendredi soir ordinaire.

Son chien Buddy, une grosse patte posée sur le chat Pirate, tous deux roulés en boule devant la cheminée en hiver.

En ce moment même, Pirate l'observait, perché sur

l'imprimante. Il avait l'air tout à fait normal, et Tilda soutint son regard. Pirate n'avait qu'un œil, mais qui débordait de sagesse. Quand elle l'avait rencontré, quatre ans plus tôt, elle avait tout de suite su que c'était un chat qui avait vu des choses et qui leur avait survécu.

– Il ne partira jamais d'ici, avait dit la femme du refuge animalier. Personne ne veut d'un chat handicapé.

Mais Tilda savait ce que c'était d'être abandonnée et seule. Elle avait emmené Pirate. D'après son dossier, il se méfiait des humains. Pourtant, le soir même, il lui avait sauté sur les genoux, et son œil unique s'était planté dans ceux de Tilda. Alors, toutes les peurs, tout le stress, toutes les angoisses de Tilda s'étaient instantanément évaporés, comme s'il venait de les aspirer hors d'elle.

– Toi, tu es spécial, avait-elle chuchoté, les joues baignées de larmes.

Pirate s'était roulé en boule et aussitôt endormi, comme soulagé que quelqu'un l'ait enfin vu.

Quatre ans plus tard, il continuait à être une présence apaisante dans sa vie. Tilda ne faisait pas de mauvais trip – personne n'avait rien mis de louche dans son kombucha. Hormis sa main, tout était normal.

Alors quoi ?

Tilda se repassa mentalement le début de sa journée, tentant de se souvenir de la dernière fois où elle avait regardé sa main. Elle s'en était servie pour éteindre son réveil, pour s'habiller, puis pour emmener Buddy courir sur la plage. Elle s'était contentée de le suivre en marchant : elle aimait dire en plaisantant qu'elle ne courait jamais à moins d'être poursuivie.

Elle avait utilisé sa main pour caresser Buddy, accrocher et décrocher sa laisse. C'était une journée inhabituellement froide, même pour la fin du mois de mai, et elle se rappelait s'être frotté les mains pour se réchauffer tout en laissant le chien courir dans

les deux sens le long de la plage. Puis elle était rentrée chez elle, avait cherché ses clés derrière la plante en pot et ouvert sa porte d'entrée. Buddy l'avait dépassée pour s'engouffrer dans le hall. Elle s'était rendue dans la cuisine et avait préparé un café, puis elle s'était assise à son bureau et avait pris un moment pour savourer la chaleur du soleil qui traversait la fenêtre avant de s'attaquer à ses mails.

– Avec tout ça, s'il m'avait manqué un doigt, je m'en serais forcément aperçue, non ? dit-elle à Pirate, un frémissement d'hystérie dans la voix.

Le chat ne put ou ne voulut pas répondre.

Tilda leva son poing devant son visage et, l'un après l'autre, déplia ses doigts en les agitant. Le pouce, OK. L'index. Le doigt malpoli, comme Holly l'appelait quand elle était petite. Jusque-là, tout allait bien. Le doigt sans alliance, comme l'appelait Frances : OK. Puis… en retenant son souffle… l'auriculaire. OK.

Hein ?

Elle le sentait encore. Il était bien là. Elle n'avait pas perdu son petit doigt. Simplement, elle ne le voyait plus.

Tilda repoussa sa chaise et tituba jusqu'à la salle de bain. Elle agrippa le bord du lavabo et scruta ses yeux dans le miroir. N'était-ce pas Susan Sontag qui avait dit : « La raison est un mensonge confortable » ? Et si Tilda faisait une crise psychotique ou une dépression nerveuse sans en avoir conscience ? Était-elle folle ? Le simple fait de se poser la question suggérait que non. Des années auparavant, un de ses vieux amis de la fac s'était mis à croire que la CIA le suivait – conviction qui lui avait valu un séjour en clinique. Du peu que savait Tilda sur le sujet, les gens qui faisaient une crise psychotique pensaient qu'ils allaient très bien. Mais si son esprit fonctionnait normalement, pourquoi ne voyait-elle pas son doigt ? Avait-elle une tumeur au cerveau ? Elle avait lu que ça pouvait affecter la vision.

Une bonne tumeur, songea Tilda, qui ne pouvait jamais s'empêcher de faire de l'humour en toutes circonstances. *Au moins, je n'ai pas perdu ma bonne tumeur.*

Peut-être était-ce sa vue qui lui jouait un tour ? Devenait-elle aveugle ? Elle fixa le mur au-dessus des toilettes. Elle avait accroché là une affiche qui montrait un singe en train de méditer – un cadeau de Leith. Sous l'image sereine, la légende calligraphiée disait : « Débarrasse-toi de toute cette merde. »

Être encore capable de lire réconforta quelque peu Tilda. Sa vue n'était pas affectée. Elle reporta son attention sur le miroir et scruta de nouveau ses yeux. Pas d'ombres ni de taches bizarres. Puis, pour sa plus grande horreur, elle remarqua que son oreille droite avait également disparu. Elle leva sa main – celle à laquelle il manquait un doigt – et repoussa ses cheveux en arrière pour toucher l'endroit où son oreille aurait dû se trouver. Elle la sentait parfaitement bien. L'oreille était toujours fixée à sa tête. Mais comme son doigt, elle ne la voyait plus.

Alors, Tilda se tourna vers les toilettes, et vomit.

2

Le temps semble long,
mais en fait il passe très vite.

Alice Walker, *La Couleur pourpre*

Le carrelage de la salle de bain était presque brûlant, comme si la maison avait été construite droit au-dessus de l'enfer. Tom avait craint que le chauffage au sol ne leur coûte une fortune, mais Tilda n'en avait pas démordu. À présent, allongée par terre depuis ce qui lui semblait une éternité, elle se réjouissait d'avoir emporté la discussion. Tom n'était plus là pour se soucier de cet investissement, et elle avait bien besoin de chaleur à cet instant. C'était comme si elle avait quitté son corps et s'observait depuis le plafond. Elle dissociait. La première fois qu'elle avait éprouvé quelque chose de similaire, elle avait treize ans, et elle venait de découvrir le corps sans vie de son père dans le jardin. Une chose si inconcevable qu'aujourd'hui encore, quand elle repensait à ce moment, le souvenir s'en déroulait au ralenti, comme si elle s'était mue à travers de la boue. Mais peut-être avait-elle réellement bougé ainsi sur le coup.

Sa situation actuelle était similaire : elle avait vu quelque chose de si absurde, de si impensable qu'elle se sentait détachée de la scène. Une fois de plus, le temps s'écoulait au ralenti, attendant que son cerveau rattrape la réalité. Ce qu'il ne fit pas. Au lieu de ça, ses pensées se tournèrent vers Tom.

– Tu t'en vas ?

– Exact.

Tom avait répondu « Exact » quand elle lui avait demandé s'il la quittait. Comme si elle venait de lui répéter un numéro de téléphone ou si elle lui demandait de confirmer l'heure d'un rendez-vous. Elle avait fixé l'homme à qui elle était mariée depuis dix-sept ans. « Exact » ?

Elle avait remarqué ses nouveaux vêtements. Comme d'habitude, il arborait une barbe de trois jours, mais plus soignée. Il n'avait pas oublié de se raser – c'était un look délibéré. Les mêmes cheveux bruns, mais mieux coupés. Les ondulations désordonnées qu'elle avait toujours adorées, et qu'elle trouvait sexy quand ils s'étaient rencontrés, étaient désormais domptées et peignées de cette façon censée dissimuler un début de calvitie. Comment avait-elle pu être aussi aveugle ?

Cinq ans s'étaient écoulés depuis lors, et même si tout le monde dit toujours que le temps file à toute allure, les premières semaines après le départ de Tom avaient été interminables. Le cœur brisé de Tilda pesait lourdement dans sa poitrine ; il ralentissait la succession des jours, qui n'avançaient plus qu'à une allure d'escargot. Pourtant, aujourd'hui, Tilda pensait au carrelage dont Tom ne voulait pas et se disait que les années avaient filé depuis. Peut-être qu'Einstein avait raison, et que le temps n'était qu'une illusion tenace. Elle écarta les bras pour savourer la chaleur. Qui eût cru que des carreaux gris Bazar marocain puissent lui apporter un tel réconfort ?

Sûrement pas Tom.

Si elle passait la journée allongée là, il n'en saurait jamais rien. Personne n'en saurait jamais rien. Puis Tilda sentit trois yeux qui la fixaient. Buddy et Pirate se tenaient sur le seuil de la salle de

bain. Le premier semblait inquiet, et le second la toisait d'un air de dédain blasé.

Ils avaient besoin d'elle.

Alors, Tilda se releva.

Une fois de plus.

3

Dans la vie, rien n'est à craindre,
tout est à comprendre.

Marie Curie

– Je suis contente de vous voir, Tilda.

Quand la Dr Majumdar la salua, Tilda faillit éclater de rire. Son effondrement sur le carrelage de la salle de bain avait duré vingt-sept minutes, infirmant sa théorie sur le temps qui filait en un clin d'œil, parce qu'elle avait eu l'impression de rester là des heures. Après avoir nourri Buddy et Pirate, elle avait appelé sa généraliste. Inutile de se faire du mauvais sang tant qu'elle ne saurait pas ce qui se passait. Tilda avait tendance à angoisser. Tom disait qu'elle voyait les choses en noir et blanc. En réalité, son esprit était une palette complexe aux couleurs multiples, parmi lesquelles un *bleu anxiété profonde*. Ce qui, combiné à un *violet imagination vivace*, signifiait qu'elle était toujours en train de s'inquiéter pour quelque chose : ses filles, l'état du monde, la possibilité d'une apocalypse zombie. Toutefois, l'âge et l'expérience lui avaient appris à ne pas se laisser submerger par ses peurs, et à chercher plutôt une solution. Voilà ce dont elle avait besoin à présent. Élucider ce mystère. Son doigt manquant était peut-être dû à un problème très mineur. Récemment, elle avait lu en ligne un article à propos d'une Irlandaise qui s'était cogné la tête et mise à parler polonais, langue qu'elle n'avait jamais

apprise. Internet regorgeait d'histoires similaires. De la même manière, la situation de Tilda devait avoir une explication parfaitement raisonnable. Pour en obtenir une, elle avait parcouru les trois blocs qui la séparaient du cabinet de sa généraliste les yeux baissés, au cas où elle croiserait quelqu'un qu'elle connaissait.

Tom et elle s'étaient installés à Middle Bay peu de temps après la naissance des jumelles, à l'époque où l'immobilier coûtait beaucoup moins cher dans le coin. La vie de famille était plus facile dans une ville de banlieue au bord de l'océan. Alors, Tilda avait convaincu sa meilleure amie de déménager pour s'installer près d'elle. Après l'arrivée de Leith et de son mari Ziggy, elle avait pu planter ses racines. Puis Leith et elle avaient rencontré Ali, et pendant quelques années, tout avait tourné autour de ses amies et de leurs jeunes enfants. Tilda baignait dans le bonheur et les rêves d'avenir. Malheureusement, toutes les bonnes choses ont une fin. D'abord, Tom l'avait quittée. Puis les jumelles étaient parties s'installer en ville, dans un endroit plus cool, à une heure de route. Mais Tilda se sentait chez elle à Middle Bay. C'était ici que vivaient ses amies les plus chères. Ici qu'elle avait créé son entreprise. Ici qu'elle connaissait les gens au parc canin, au café local, à la librairie et chez le coiffeur. Ici qu'elle appelait sa généraliste par son prénom.

Elle regarda Gurinder Majumdar ouvrir son dossier sur son ordinateur. Elle ne l'avait pas vue depuis son dernier frottis, dix-huit mois auparavant. L'une des nombreuses choses désagréables et néanmoins indispensables de la vie. Pour ajouter à la gêne de Tilda, Prisha, la fille de Gurinder, était allée à l'école avec les jumelles. Au fil des ans, les deux femmes avaient siégé ensemble dans plusieurs comités de levées de fonds, et Tilda trouvait toujours bizarre de discuter saucisses au barbecue avec quelqu'un qui avait vu son vagin.

Pourtant, Gurinder était toujours immanquablement

professionnelle. Chaque visite dans son cabinet comportait une discussion amicale sur le jardinage ou les épices indiennes. Une fois, Tilda avait essayé de se rendre dans un autre cabinet, mais seule Gurinder avait été fichue de diagnostiquer son allergie aux aubergines, raison pour laquelle elle restait sa patiente. C'était une excellente généraliste, et Tilda résistait toujours au changement à moins qu'il soit absolument nécessaire.

– Que puis-je faire pour vous aujourd'hui, Tilda ? demanda Gurinder d'une voix basse à l'accent mélodieux.

Elle avait dit à Tilda qu'elle était originaire de Mumbai.

– Ça va vous sembler fou, mais… je ne vois plus mon petit doigt.

Tilda posa sa main sur le bureau devant elle.

Gurinder la regarda par-dessus le bord de ses lunettes.

– Il a disparu.

Tilda poussa un soupir de soulagement.

– Dieu merci, vous le voyez aussi.

– Ou pas, plutôt.

– Tout à fait. J'ai d'abord cru que je perdais la tête, mais si vous ne le voyez pas non plus, ça ne vient ni de ma vue ni de ma santé mentale.

– On dirait bien.

Gurinder avait un de ces regards perçants qui vous donnaient toujours l'impression qu'elle cherchait une incohérence dans vos propos, comme si elle tentait de vous prendre en défaut. Elle parvenait toujours à obtenir la vérité telle que le patient la percevait, puis elle utilisait ses connaissances médicales pour creuser au-delà. Encore une qualité qui faisait d'elle une excellente médecin.

– Ça vous fait mal ?

Tilda secoua la tête. Elle avait tenu le coup jusqu'à maintenant.

– Non, mais je suis à deux doigts de l'attaque de panique.

– Respirez. On va trouver une solution.

Tilda obtempéra pendant que Gurinder s'emparait de sa main et examinait ses doigts un par un, comme Tilda l'avait fait elle-même un peu plus tôt. Arrivée à l'auriculaire, elle tira dessus.

– Il est toujours là. Juste invisible, constata-t-elle. Quand avez-vous remarqué ce phénomène pour la première fois ?

– Il y a environ deux heures, répondit Tilda en repoussant ses cheveux en arrière. Mon oreille aussi a disparu.

Gurinder scruta le côté de sa tête, les rouages de son esprit tournant à fond comme quand elle avait diagnostiqué son allergie aux aubergines. Elle tendit le bras pour tirer sur l'oreille de Tilda.

– Mmmh. Je ne la vois pas, mais elle est toujours là.

Enfin, elle se renfonça dans sa chaise et dévisagea attentivement Tilda.

– Quel âge avez-vous ? demanda-t-elle en se tournant vers son ordinateur pour taper les réponses de sa patiente.

– Cinquante-deux.

– Vous vous sentez bien ?

– Il me semblait.

– Comment décririez-vous votre qualité de vie ?

Tilda plaqua sa main à quatre doigts sur sa poitrine.

– Vous ne suggérez quand même pas une euthanasie ?

Gurinder ne tenta pas de dissimuler sa frustration.

– Vous allez un peu vite en besogne. Je voulais juste savoir si vous êtes heureuse.

Le cerveau de Tilda révisa ses paramètres et resta bloqué. Cette question la perturbait encore plus que la précédente. Était-elle heureuse ? Elle s'était toujours considérée comme quelqu'un de positif, surtout plus jeune, mais Tom, qui se prenait pour un intellectuel, l'avait accusée autrefois d'être « exagérément panglossienne ». De voir le monde à travers des lunettes roses. Alors, au fil des ans, elle les avait retirées. Elle avait ajusté son niveau

d'optimisme pour faire plaisir à Tom, d'abord consciemment, puis par habitude. Et à présent…

– Je ne suis pas malheureuse.

– Comment vont les jumelles ?

Tilda fut un peu désarçonnée par ce brusque virage dans la conversation, même si cela lui permettait de revenir en territoire plus familier.

– Très bien.

– Tabitha est toujours en école vétérinaire ?

Elle acquiesça.

– Oui, et toujours bénévole dans son association de sauveteurs. Vous la connaissez, toujours impliquée dans mille actions pour la cause animale. C'était déjà le cas au lycée.

– Je crois qu'elle tient ça de vous.

C'était vrai. Tilda était une sauveteuse, un trait qu'elle partageait avec sa fille.

– En tout cas, ça réduira drôlement mes frais de vétérinaire une fois qu'elle aura son diplôme.

Gurinder gloussa.

– C'est sûr. Vous la voyez souvent ?

– La plupart des semaines, elle vient dîner avec Jess.

– Son copain ? Vous l'appréciez ?

– Sa copine. Et oui, je l'aime beaucoup.

Tilda savait que Gurinder était assez conservatrice, et elle se réjouit de son absence de réaction à cette nouvelle.

– J'ai regardé la série de Holly il n'y a pas longtemps. Elle est rentrée à Sydney ?

– Oui, ils tournent là-bas. Elle a pris un appartement en ville, et elle adore son boulot. Comment va Prisha ?

Gurinder sourit, visiblement ravie de parler de sa fille.

– Elle est en dernière année de médecine, mais elle compte se spécialiser en maladies infectieuses et en immunologie.

– Une fille intelligente. Passez-lui le bonjour de ma part.

Tilda se disait qu'elles auraient dû commander deux cappuccinos pour accompagner cette discussion. Elle jeta un coup d'œil à sa main, impatiente d'arriver au diagnostic.

Mais Gurinder poursuivit l'interrogatoire :

– Avez-vous eu une relation amoureuse depuis votre divorce ?

– Euh, non.

– À quand remontent vos derniers rapports sexuels ?

Quel lien avec son problème ?

– Ça fait un an et demi. Je suis sortie avec quelqu'un brièvement, mais ça n'a pas marché.

Gurinder continua à taper.

– C'était votre dernier partenaire ?

– Oui, mentit Tilda.

En réalité, il y en avait eu un autre, mais elle faisait de son mieux pour l'oublier, donc il ne comptait pas.

– Vos règles sont toujours régulières ?

– Elles se décalent parfois de quelques jours.

– Des bouffées de chaleur ?

– Non.

Sauf en ce moment, à cause de toutes ces questions qui n'avaient rien à voir avec son doigt, ou même son oreille.

Gurinder se leva.

– Venez, je vais vous examiner.

Tilda s'assit au bord de la table pendant que la généraliste vérifiait ses réflexes, écoutait son cœur, prenait son pouls et sa tension artérielle. Puis elle lui palpa les seins et les ganglions. Enfin, elle tira le rideau autour de la table.

– Déshabillez-vous, je vais vous faire un frottis.

Elle retourna à son bureau pendant que Tilda ôtait ses vêtements, les pliait, les posait sur une chaise et enfilait la blouse fournie. Puis elle s'allongea sur la table.

Elle détestait ça.

Un long moment plus tard, la généraliste écarta le rideau pour entrer et mit des gants en caoutchouc.

– Relevez les genoux.

Tilda obtempéra en regardant autour d'elle comme si le décor pourtant connu du cabinet lui inspirait un soudain intérêt. Elle se concentra sur une illustration aux couleurs passées, représentant une vieille femme qui nourrissait un canard, comme si c'était un original de Monet. Pendant ce temps, Gurinder sortit un spéculum et une spatule de leur emballage et se tourna vers…

– Seigneur, votre vagin a disparu aussi.

Tilda se redressa en sursaut. Gurinder éclata de rire et lui fit signe de se rallonger.

– Je plaisantais. Il est toujours là.

Tilda fit semblant de rire aussi, mais elle dut se retenir de lui lancer son poing dans la figure. Elle était déjà assez traumatisée comme ça. Elle aurait pu expliquer un doigt manquant à un homme ; en revanche… Elle fixa la vieille femme et le canard jusqu'à ce que Gurinder se relève en commentant :

– Tout a l'air en ordre là-dedans.

– Tant mieux.

Tilda était soulagée. D'après son expérience, les hommes avaient déjà assez de mal à trouver son clitoris quand il était visible.

– Rhabillez-vous pendant que je passe quelques coups de fil.

Tilda prit son temps pour enfiler ses vêtements, et elle en profita pour écouter parler sa généraliste.

– Kate, ici Gurinder. J'ai une patiente qui a besoin de tests le plus vite possible. Une analyse de sang et une IRM. Mmmh… Oui… Oui… Parfait. Elle s'appelle Tilda Finch. Je lui dis.

Tilda tira le rideau et regagna son siège pendant que Gurinder tapait quelque chose et imprimait un document.

– Ils vous caseront entre deux rendez-vous.

Tilda tenta de déchiffrer son expression, mais avec ses lunettes et ses cheveux noirs tirés en chignon sévère, Gurinder ne laissait rien paraître.

Une fois de plus, la peur envahit Tilda. Marie Curie disait que rien dans la vie n'est à craindre, seulement à comprendre, et elle tentait de s'en souvenir chaque fois que ce sentiment familier menaçait de la submerger. Quand les longs doigts noueux de l'angoisse lui griffaient la peau, elle cherchait un moyen concret d'apaiser ses craintes. Que redoutait-elle exactement ? Un supplément d'informations l'aiderait-il ? Sa peur était-elle raisonnable ? Procéder ainsi ne venait pas à bout de sa peur des araignées géantes, mais ça l'aidait quand elle devait prendre l'avion. Pourtant, sa panique continuait à grandir.

– Vous pensez que j'ai un cancer ?

– C'est peu probable.

– Alors quoi ?

Gurinder demeura impassible.

– Ne tirons pas de conclusions hâtives avant de plus amples examens.

– Mais ça pourrait être sérieux ?

– Vraiment, mieux vaut attendre.

– Gurinder, je vous en prie. Je préfère avoir une idée de ce que vous soupçonnez. Sans ça, je craindrai automatiquement le pire.

La généraliste acquiesça.

– Je pense à un trouble d'invisibilité, du latin *invisibilis morbus*. Vous en présentez tous les symptômes, mais j'ai besoin de ces examens pour confirmer.

Tilda plissa les yeux.

– Je ne comprends pas.

– Vous devenez invisible, reformula Gurinder.

Tilda la fixa.

– J'ai entendu parler de ce phénomène. Mais je pensais que c'était une métaphore. Ou, au minimum, quelque chose de très rare.

– En réalité, ça arrive parfois aux femmes quand elles vieillissent.

– Vous êtes sérieuse ?

– Hélas, oui. La plupart des victimes remarquent les premiers symptômes au début de la cinquantaine, mais récemment, j'ai eu une patiente de moins de quarante ans. La pauvre était très atteinte. Un matin, elle s'est réveillée et elle ne voyait plus sa propre tête.

– Je suis en train de disparaître ?

– Nous n'utilisons pas ce terme. Les militantes de l'invisibilité s'y opposent avec beaucoup de virulence. Les femmes concernées ne disparaissent pas au sens littéral du terme. Elles deviennent juste invisibles. Il y a une différence.

– J'existerai toujours, mais les gens ne pourront plus me voir ?

– Exact.

De nouveau ce mot, quoique employé de manière plus appropriée.

– Mes filles non plus ? insista Tilda, la voix montant dans les aigus.

– C'est impossible à dire pour le moment. Tout dépendra de la progression du mal.

– Comment c'est possible ?

– Nous l'ignorons. Je répugne à dire ça, mais c'est un mal qui touche essentiellement les femmes d'âge mûr, de sorte qu'on manque de fonds pour l'étudier.

– Pourquoi y a-t-il si peu de femmes qui en parlent ?

– C'est frustrant, mais c'est à nous de nous éduquer. Comme la périménopause et la ménopause, l'invisibilité touche essentiellement les femmes de cinquante ans ou plus. Pourtant, jusqu'à

récemment, nous ne discutions même pas de ces choses entre nous. C'est en train de changer.

– Est-ce que ça pourrait être autre chose ?

– C'est possible, raison pour laquelle je veux procéder par éliminations. Pas de conclusion avant d'avoir le résultat de ces examens. (Gurinder tendit une ordonnance et une lettre de recommandation à Tilda.) Et, pour l'amour du ciel, rendez-nous service à toutes les deux, et ne commencez pas à interroger Google.

4

Certains disent que Google est Dieu.
D'autres, que Google est Satan.

Sergey Brin, cofondateur de Google

Pinot noir ou syrah ? Quel était le vin le plus approprié pour une personne en train de disparaître ? Tilda prit une bouteille de chaque et, les serrant contre elle avec son ordinateur portable, se hâta de monter l'escalier. Elle avait besoin de se réfugier dans sa chambre – sa retraite à l'écart du monde. Après le départ de Tom, elle n'avait plus eu envie de dormir dans la chambre qu'ils avaient partagée. Alors, elle avait mis à exécution un projet de longue date resté dans ses cartons jusqu'ici, et aménagé le grenier en chambre. Même si deux rues séparaient son cottage de la plage, celui-ci se dressait sur une butte. Autrement dit, sa nouvelle chambre avait désormais vue sur l'océan par une grande baie vitrée. Le haut plafond en pente, les poutres blanches, le plancher en bois et les couleurs naturelles de la pièce apaisaient son âme. Tilda se déshabilla et enfila une robe de chambre en laine. Elle était déjà enfouie sous sa couette quand elle réalisa qu'elle avait oublié de prendre un verre. Mais personne ne la verrait boire à la bouteille, donc…

Pirate sauta sur le lit et se roula en boule à ses pieds pendant qu'elle buvait une gorgée de courage liquide et, ignorant les conseils de Gurinder, entamait ses recherches sur Google. Elle obtint des résultats assez alarmants.

Le pourcentage de femmes souffrant d'invisibilité est bien plus élevé qu'on ne le pensait jusqu'ici.

Ce trouble affecte généralement les femmes de plus de cinquante ans, dont les ovaires ont cessé de produire des œstrogènes. Toutefois, aucune étude n'a prouvé de causalité entre invisibilité et hormones.

Parmi les premiers symptômes, le fait que personne ne vous serve dans les magasins et les bars, qu'on vous ignore pendant les entretiens d'embauche ou lorsque vous réclamez une promotion au travail.

Plus de quatre-vingts pour cent des personnes concernées rapportent une forme d'invisibilité, ou ont fait l'expérience de « ne pas être vues ».

Environ sept pour cent des sujets voient des morceaux de leur corps disparaître.

Parmi les femmes diagnostiquées comme invisibles, une sur cent finira par disparaître complètement.

Études insuffisantes.

Manque de fonds.

Peu de recherches.

Etc.

Tilda savait que chercher des informations fiables en ligne, c'était comme demander à un poisson de voler. Mais elle était

quand même découragée de voir que la plupart des sources s'accordaient sur l'absence de traitement, hormis un site de médecine naturelle qui disait que :

> Le lien entre invisibilité et lactose ne repose sur aucune étude sérieuse. Dans toute ma carrière de naturopathe, je n'ai jamais rien vu indiquant que ce mal soit lié à l'alimentation. Au contraire, il semble exister maintes raisons physiques, émotionnelles, intellectuelles et spirituelles pour lesquelles une femme manifeste un trouble d'invisibilité. En matière de traitement, sachez que toutes les personnes qui sont parvenues à le gérer se sont montrées proactives. C'est capital. Vous devez être proactive dès le début. Compris ?

Proactive ?

Le simple fait de lire ce mot hérissait Tilda. Elle détestait les termes nébuleux dont la place était dans le manuel du jeune cadre dynamique plutôt que dans le dictionnaire. « Astuce de vie », par exemple, l'énervait chaque fois. Au travail, une des filles du marketing avait récemment affirmé qu'apporter son déjeuner au bureau était une astuce de vie qui lui permettait d'économiser des milliers de dollars par an. Tilda n'avait pu s'empêcher d'aboyer :

– Bon sang, Min, un déjeuner maison n'est pas une astuce de vie !

Autre mot qu'elle détestait : « mantra ». Surtout employé dans #MantraDeVie. Si ce n'était pas en sanskrit, ce n'était pas un mantra.

« Proactive » avait l'air du même genre de mots. Quoi que ça puisse signifier. Tilda réalisa qu'elle était en train de se mettre dans tous ses états pour une chose qu'elle ne comprenait pas vraiment, ce qui lui arrivait souvent.

Elle fit une recherche avec Google.

Proactif : qui initie le changement au lieu de se contenter d'y réagir.
Antonyme : réactif.

« Réactif », ça, elle comprenait. La plupart du temps, elle agissait en réaction à quelque chose. Boire du vin au goulot vautrée sur son lit, c'était réactif. Mais aussi thérapeutique. Cela dit, si les études prouvaient que se montrer proactive permettait de lutter contre l'invisibilité, Tilda voulait bien essayer. Elle prendrait l'initiative de prendre l'initiative. Elle devait juste trouver comment. En temps normal, elle évitait tout ce qui ressemblait à du développement personnel ou de l'introspection poussée. Ce qui était assez ironique, étant donné la façon dont elle gagnait sa vie.

Roulement de tambour…

Tilda gagnait sa vie grâce à des mantras, des astuces de vie et des mèmes encourageants. Son entreprise, C'Est Un Signe, vendait des affiches, des T-shirts, des mugs et n'importe quels autres articles sur lesquels on pouvait coller une citation inspirante. Leith n'était pas juste sa meilleure amie : c'était aussi son associée. Elles s'étaient rencontrées dans les toilettes d'une boîte de nuit à la fin des années quatre-vingt. Elles portaient le même legging au crochet soi-disant unique, et face au miroir, elles s'étaient mutuellement avoué leur amour pour la teinte de rouge à lèvres Revlon Wine with Everything. Depuis, elles étaient inséparables. Leurs petits amis, puis époux respectifs avaient dû accepter que leurs couples étaient fournis avec une cinquième roue du carrosse non négociable. Elles échangeaient souvent des idées créatives, mais seul l'ennui ahurissant des premières années de maternité les avait réellement motivées à passer à l'action. Leith, qui adorait tous les trucs métaphysiques, avait cherché un moyen de ne pas devenir cinglée.

– Certains jours au réveil, je me dis que je vais encore passer toute la journée à donner le sein et à écouter les Wiggles, et j'ai

juste envie de hurler, avait-elle avoué. J'adore Lulu, mais être mère, c'est un boulot éreintant.

– Imagine si tu avais des jumelles, avait répondu Tilda d'une voix pâteuse d'épuisement. Certains jours, c'est tout juste si j'arrive à m'habiller.

– Tu es une putain d'héroïne. (Le visage de Leith s'était éclairé.) Et si on créait un jeu de cartes pour inspirer les mamans ?

– Tu veux dire, des cartes de tarot ?

– Des cartes de citations. Tu en tires une par jour pour te motiver. T'aider à affronter ton quotidien. T'habiller et tout le reste.

– Sans poignarder quelqu'un, avait ajouté Tilda, qui commençait à comprendre.

– Exactement. Je sais que ça a l'air d'une idée un peu bébête. Mais on pourrait illustrer chaque carte avec une belle image. Ça te ferait une excuse pour prendre des photos, et j'adore les citations inspirantes. On pourrait les vendre sur les marchés ou un truc de ce style.

– Personne ne les achètera.

Tilda n'avait pas besoin d'un tarot pour le lui prédire.

– Peut-être pas, mais ce serait quand même amusant à faire.

Leith avait raison, et Tilda aimait l'idée de travailler sur un projet ne nécessitant ni crayons de couleur ni chansons pour enfants.

– Je suis partante !

L'« idée un peu bébête » était devenue une entreprise très lucrative.

Les premiers mois, Tilda avait pris soixante-dix-huit photos magnifiques (et adoré ça) tandis que Leith associait une citation inspirante à chacune d'elles.

Leith croyait dur comme fer au potentiel de leurs cartes et, gagnée par son enthousiasme, Tilda s'était mise à y croire aussi. Et puis, elle adorait faire quelque chose de créatif avec

sa meilleure amie et leurs filles juste à côté. Ça avait été une période très spéciale de sa vie. Et, cerise sur le gâteau, pour sa plus grande surprise, elles avaient tout vendu dès leur premier marché. Même chose pour les réimpressions. Très vite, leur jeu de cartes était devenu une telle réussite qu'elles avaient décliné le concept avec des affiches, des cartes postales, des agendas et des mugs. Aldi les avait contactées pour leur proposer de vendre leur collection l'espace d'une semaine promotionnelle, une opération qu'elles réitéraient chaque année depuis. Alors, elles avaient compris qu'elles tenaient quelque chose. Elles avaient donné un nom à leur petite entreprise, et Ziggy, qui comptait le marketing et la méditation au nombre de ses passions, les avait rejointes pour la développer. Le succès n'était pas venu du jour au lendemain, mais il s'était construit régulièrement au fil du temps. Elles avaient travaillé dur pendant des années, d'abord à la table de leur cuisine, puis dans une boutique, et depuis peu dans un immeuble de bureaux. De manière ironique, le Covid-19 avait dopé leurs ventes : tout le monde avait besoin d'inspiration.

La réussite de Tilda lui apparaissait comme un coup de chance plutôt que du destin. Sa vie était désormais bâtie sur une contradiction, un paradoxe entre ce qu'elle croyait à titre personnel et ce qu'elle créait à titre professionnel. Elle aurait difficilement pu dire qu'elle avait foi en l'inspiration qu'elle monétisait, tandis que Leith et Ziggy ne juraient que par ça. De leur point de vue, ils avaient manifesté la réussite de leur entreprise. Du point de vue de Tilda, elle avait pris de belles photos et traîné avec sa meilleure amie jusqu'à ce que ça leur rapporte beaucoup d'argent, ce qui avait été une agréable surprise. Du point de vue de Tom, qui pensait qu'elles se berçaient d'illusions, ça avait été un choc.

– Il est temps d'être proactive ! cria Tilda à Pirate, qui sauta à bas du lit et sortit de la chambre. Depuis quand ça ne m'était pas arrivé ?

Pirate disparut sans lui répondre, et Tilda dut fouiller sa mémoire elle-même.

Depuis son divorce ? Tom était parti mais n'avait jamais entamé la procédure. Il avait poursuivi son chemin tandis que Tilda restait bloquée dans le flou. Finalement, un an et demi plus tôt, elle avait contacté un avocat. Mais elle s'était contentée de réagir à une situation qui lui avait été imposée des années plus tôt. Et elle l'avait fait uniquement parce qu'elle avait le cœur brisé.

À quelle autre occasion pouvait-on dire qu'elle avait fait preuve d'initiative ? Elle prenait des multivitamines et du collagène tous les matins. Est-ce que ça comptait ?

Elle n'avait pas beaucoup réfléchi à tout ça, mais… et alors ? Elle menait une vie agréable, et elle n'était pas malheureuse. Si ?

De nouveau, elle éprouva la même confusion que lorsque Gurinder lui avait demandé si elle était heureuse.

Tilda savait qu'elle *aurait dû* l'être. Elle menait en pilotage automatique une vie qu'elle s'était créée délibérément. Elle habitait dans une magnifique petite ville au bord de la mer, où l'on trouvait plein de gens fabuleux et du très bon café. Hormis la difficulté pour se garer le week-end, elle n'avait aucune raison de se plaindre. Elle avait le luxe d'analyser son existence et de se sentir insatisfaite. En temps normal, elle ne s'y risquait même pas. Mais avec le diagnostic à venir et la terreur qui l'accompagnait, peut-être était-il temps de se poser des questions.

Tilda savait ce que c'était d'être malheureuse. Elle l'avait été pendant des années durant son mariage. Elle se disait qu'elle serait heureuse si… Qu'elle serait heureuse quand… Complétez à votre guise. Et les années s'étaient envolées. Ça n'avait pas toujours été ainsi. Sa rencontre avec Tom lui était apparue comme un coup du destin. Les premiers temps de leur relation lui avaient fait tourner la tête. Ils l'avaient électrisée.

Ils s'étaient connus à un festival de littérature lors duquel Tom

devait donner une conférence. Il avait quarante et un ans, soit dix de plus que Tilda. Il était journaliste. Son premier roman, un thriller politique apprécié aussi bien par la critique que par les gens qui achetaient leurs livres à l'aéroport, avait remporté un certain succès. Assise au premier rang, Tilda l'avait écouté parler, fascinée. Il était très impressionnant avec son look de baroudeur, ses cheveux bruns, ses bras musclés et sa large poitrine. Et il savait parler en public. Il était éloquent et cultivé, mais également capable de faire rire son public aux larmes. À un moment, son regard s'était posé sur Tilda, dont tout le corps s'était embrasé. La conférence finie, elle avait été très surprise qu'il s'approche d'elle et se présente.

– Je trouve ça injuste que vous connaissiez mon nom alors que j'ignore le vôtre.

– Je m'appelle Tilda.

Elle lui avait serré la main, et une décharge d'énergie pure l'avait traversée. Surprise, elle s'était mise à parler très vite pour masquer sa nervosité.

– J'ai adoré votre conférence. Je suis tout à fait d'accord avec…

Tom l'avait interrompue – ce qui allait devenir une habitude dans leur relation :

– Venez prendre un verre avec moi.

Tilda avait accepté sans hésitation, encore une chose qui allait devenir une habitude. Dès le départ, Tom l'avait poussée dans ses retranchements, mais elle aimait qu'il la force à se dépasser. Il l'avait attirée dans sa vie et dans son lit, incorporée à ses plans. Les livres qu'il écrirait. La réussite qu'il connaîtrait. Tilda s'était écrasée sur une étoile sans remarquer qu'il n'y avait de place que pour un seul soleil dans son ciel.

Dix-sept ans et un mariage très houleux plus tard, Tom l'avait quittée, et Tilda s'était rendu compte à quel point elle était

malheureuse. Elle avait tout d'abord été submergée par un tsunami de chagrin dont le flux et le reflux avaient duré plus ou moins deux ans. Puis quelque chose de nouveau avait émergé des cendres de son mariage : une satisfaction durement acquise. Elle avait réalisé tout ce qu'elle avait sacrifié pour Tom, et elle s'était réjouie de ne plus avoir à le faire. Elle se sentait pleine de bleus et de contusions, mais en voie de rétablissement. Pas le temps de s'interroger sur ce qu'elle avait vécu ou appris : après tout, elle avait encore deux enfants à élever et une entreprise à diriger. Comme des tas d'autres femmes avant elle, elle s'était retroussé les manches et avait tenté de se convaincre qu'elle allait bien. Sauf que, visiblement, ce n'était pas le cas.

Tilda remisa Tom dans un coin de son esprit, et ses considérations sur le bonheur avec. Puis elle repoussa ses couvertures et alla chercher son téléphone d'un pas titubant. Quelques instants plus tard, sa playlist du vendredi soir emplissait la pièce. « I'm Every Woman ». C'était exactement ce dont elle avait besoin là tout de suite. Elle se mit à danser.

– Eyeyaaaaaam every wooooomaaaaan…

Tilda réalisa qu'elle était soûle. Alors, elle but une autre gorgée de vin – la dernière de la bouteille, s'avéra-t-il. Pas étonnant qu'elle ait du mal à tenir debout. Elle utilisa la bouteille de syrah vide comme un micro – « I'm nevfbutptime, entowap heeee… Wo wo wo wo… » – puis la jeta sur le côté. Elle n'avait jamais connu les paroles.

Chaka Khan céda la place à Helen Reddy qui entonna « I Am Woman ». Sur le mot *roar*, Tilda ouvrit grand les bras, poussa un véritable rugissement et s'écroula sur son lit, où elle s'endormit aussitôt.

Elle se réveilla quatre heures plus tard avec la bouche sèche et un épouvantable mal de crâne.

– Et meeeerde.

Elle se força à se lever et se dirigea vers la salle de bain, où elle but directement au robinet. Le miroir n'était pas son ami. Elle s'était à peine maquillée ; pourtant, elle avait des yeux de panda et les cheveux en bataille comme si elle venait de passer une semaine dans un laboratoire de méthamphétamines. Elle prit un élastique pour les attacher et, ce faisant, elle remarqua sa main.

Son pouce avait disparu lui aussi. Un sombre désespoir assaillit Tilda. Elle pensa à ses filles. Ce trouble était-il héréditaire ? Sa propre mère n'avait jamais eu aucun mal à se faire voir. Aujourd'hui encore, à plus de soixante-dix ans, Frances était le type de femme à qui les hommes tenaient la porte et autour de qui se ralliaient les autres femmes. Mais peut-être y avait-il eu d'autres cas dans leur famille. Tilda se souvenait d'une grand-tante du côté de son père, qui avait soi-disant été envoyée au sanatorium dans la cinquantaine. Personne ne l'avait jamais revue. Et si elle était devenue invisible ? Et si les filles de Tilda étaient elles aussi porteuses de ce mal ?

Tilda effectua une rapide recherche en ligne. Elle cliqua sur le site internet d'une université de médecine.

> Il se peut qu'il existe des causes environnementales, mais on ne connaît pas de facteurs génétiques. Les études disponibles sont encore insuffisantes.

Tilda poussa un soupir de soulagement. Pas de facteurs génétiques.

Cette crainte étant écartée, qu'avait-elle besoin de savoir d'autre ? Elle ouvrit la seconde bouteille de vin et poursuivit ses recherches. Tant de terriers de lapin dans lesquels plonger… Un site affirmait que Greta Garbo avait souffert de ce trouble. Un autre suggérait de le contrer grâce à la chirurgie esthétique.

Un utilisateur affirmait qu'on pouvait trouver un remède sur le dark web.

– Je préfère encore devenir invisible, grommela Tilda en revenant en arrière.

Très vite, elle tourna son attention vers un sujet plus en rapport avec sa propre vie et tapa :

FEMMES INVISIBLES – COMMENT S'HABILLER

La clé, c'est de choisir des vêtements appropriés pour votre âge. Pas de minijupes, rien de trop décolleté, et évitez les motifs voyants qui attirent l'attention vers les parties manquantes de votre corps.

– Il va peut-être me falloir une combinaison de plongée, geignit Tilda. À moins que je décide de vivre en robe de chambre, lança-t-elle au mur comme une menace.

Un autre article lui suggérait de ne plus porter de talons hauts, qui donnaient l'impression que les seins tombaient.

– Ce n'est pas une impression ! s'écria Tilda en frappant sa poitrine affaissée avec sa main partiellement disparue.

Une vidéo prônait les vertus d'un joli foulard pour détourner l'attention d'un membre manquant.

– Comme c'est astucieux. Franchement, qui fait la différence entre un bras et un foulard ?

Et ainsi de suite. Pendant trois jours, Tilda lut, dansa et pleura. Elle répondit aux appels de ses amies avec un court texto expliquant qu'elle avait une laryngite mais qu'elle allait bien. Ce qui était faux. Elle s'abîmait dans un puits de désespoir sans fond. Elle s'enfonçait dans le terrier de lapin de l'invisibilité et du vieillissement au sein d'un monde qui valorisait avant tout la jeunesse. Elle ne sortit de chez elle que pour se rendre au centre d'imagerie, consciente que la technicienne qui lui fit passer l'IRM

devait sentir qu'elle transpirait le vin. Elle se remémora que personne ne pouvait lui donner l'impression d'être inférieure sans son consentement, une citation extraite de la série de cartes C'Est Un Signe consacrée à Eleanor Roosevelt, et se convainquit que ça n'avait aucune importance que cette femme la prenne pour une ivrogne. Après tout, ce n'était que la stricte vérité. Puis elle rentra chez elle pour reprendre ses recherches sur internet, et lorsqu'elle arriva chez la Dr Majumdar pour son rendez-vous suivant, elle priait pour recevoir un autre diagnostic, et une semaine dans un centre de désintoxication histoire de se remettre sur pied.

5

Nous sommes la moitié de l'humanité, mères de la totalité de l'humanité, et pourtant, nous sommes invisibles.

Lynette Long, psychologue et autrice

Gurinder faisait une tête d'enterrement.

– Vous faites une tête d'enterrement, dit Tilda.

La généraliste fit pivoter sa chaise de bureau vers elle.

– Je crains que ce soit bien un trouble d'invisibilité.

– Évidemment.

– Je suis désolée, Tilda. Je sais que vous espériez…

– N'importe quoi d'autre. Un cancer colorectal, par exemple.

Gurinder leva un sourcil.

– Je peux vous garantir que ça vous aurait fait mal au cul.

Tilda rit vaguement, appréciant sa tentative d'humour.

– Je n'en doute pas. D'accord. Il existe un remède ?

– Non.

– J'ai lu sur internet que…

– Tilda, je vous avais dit de ne rien demander à Google.

Gurinder prononçait ce mot comme s'il comportait quatre *o*.

– Je n'ai regardé qu'une seule fois.

Pendant trois jours d'affilée.

– On finit toujours par trouver ce qu'on cherche sur internet, dit sévèrement la généraliste.

– Pour avoir testé les sites de rencontre, je vous assure que non.

De toute évidence, Gurinder détestait devoir lui annoncer une aussi mauvaise nouvelle.

– Je suis navrée, mais la réalité, c'est qu'il n'existe aucun remède.

– Il doit bien y avoir quelque chose. Un traitement pour ralentir la progression du mal ?

– Il n'y a pas de pilule magique, si c'est ce que vous me demandez. Certains docteurs prescrivent du Botox, mais rien ne prouve que ça fonctionne.

– Si je disparais, mes rides disparaissent avec moi, fit aigrement remarquer Tilda. Comment est-ce possible qu'il n'y ait rien ? Des femmes disparaissent dans le monde entier, et personne ne s'en soucie ?

– Les femmes ont toujours été très mal représentées dans la recherche médicale. Il existe bien des essais cliniques, mais rien que je vous recommanderais pour le moment.

– Du coup, on fait quoi ?

– On surveille la progression du mal, répondit simplement Gurinder.

– C'est tout ? Je rentre chez moi et j'attends ?

– On se revoit le mois prochain pour jauger la progression. Pour l'instant, vous en êtes au stade 2. Il se peut que votre état se stabilise.

– Combien de stades existe-t-il ?

– Quatre. Le stade 1 est très courant. On dédaigne votre candidature pour une promotion au travail, ce genre de choses. Comme vous pouvez le constater, le stade 2 s'accompagne de disparitions d'appendices mineurs.

– Et le stade 4 ?

Gurinder esquiva la question.

– D'ici le mois prochain, on aura une meilleure idée de la façon dont votre trouble progresse. On constatera peut-être que